



1/ CONSIGNES GÉNÉRALES :

Consignes générales concernant le résumé.

Le résumé est une épreuve de compréhension et d'expression, l'exactitude ou la justesse de la seconde confirmant la solidité de la première : il s'agit de saisir la thèse et le raisonnement d'un texte et de restituer de manière fidèle l'essentiel de son argumentation dans une langue correcte.

Le candidat ne doit pas simplifier les contenus de l'extrait mais tenter d'en rendre les nuances. Il lui appartient néanmoins de savoir distinguer l'essentiel de l'accessoire et surtout d'explicitier de façon neuve – sans reprise littérale, montage de citations, traduction synonymique ou démarquage syntaxique – les idées principales et leur enchaînement.

Le résumé étant une contraction, la concision de la formulation est une exigence impérieuse, pourvu que l'économie de mots soit au service de la clarté.

Consignes générales concernant la dissertation.

Les mots-clefs de cet exercice sont : prise en compte honnête et sérieuse du sujet afin d'en dégager une problématique adaptée – et argumentation rigoureuse fondée sur une connaissance authentique et une exploitation intelligente des œuvres du programme.

Le candidat doit donc, dès l'introduction, à partir d'une analyse des termes du sujet, dont il dégage les implicites et les enjeux, poser un problème qu'il entend traiter ou formuler une question à laquelle il va répondre, en fonction d'une stratégie clairement annoncée : l'annonce du plan.

Il est attendu que le candidat dialogue constamment avec le sujet, qu'il s'explique avec la thèse de l'énoncé, qu'il se positionne clairement par rapport au problème.

Une fois *engagée* (promise et commencée), cette démarche d'argumentation doit impérativement se construire, tout au long de son développement, en fonction de références précises, analysées et commentées, aux œuvres au programme.

Concernant le développement, ne sont pertinents ni les longs moments théoriques et généraux coupés de tout dialogue avec les œuvres et le sujet, ni les trop longues ou trop nombreuses citations d'auteurs – au programme ou non – se présentant comme de simples arguments d'autorité exempts de toute analyse critique, ni, bien entendu, les démarches plaquées sur le sujet au mépris de sa spécificité.

En revanche, est attendue une démonstration cohérente, une réflexion convaincante – ce qui suppose que toute grande partie commence par l'énoncé d'une thèse, l'exposition d'une opinion, et tout paragraphe par la formulation d'un argument ou l'expression d'une idée. On ne saurait accepter qu'on attaque un paragraphe, et moins encore une grande partie, par une référence directe ou un emprunt sec à un auteur ou à une œuvre. La progression du raisonnement doit être claire, soutenue par une dynamique intellectuelle qui recourt en permanence à des analyses précises et concises d'exemples empruntés aux œuvres, considérés comme des *preuves* davantage que comme de pures illustrations.

On espère une démarche *critique* plus qu'on n'escompte un plan "dialectique" : il faut être capable de discernement, de jugement, savoir envisager la pertinence mais bien évidemment les limites de l'assertion à considérer, tout en faisant effort pour dépasser des contradictions apparentes, ce qui n'interdit pas de choisir, décider ou trancher. Tout ceci n'est évidemment pas une question d'arithmétique, c'est-à-dire de nombre de parties.

La conclusion reprendra synthétiquement le mouvement de la réflexion et s'engagera fermement en faveur d'une thèse. On pourra accepter la conclusion dite ouverte si et seulement si elle ne se termine pas par une interrogation passe-partout.

2/ REMARQUES SPECIFIQUES :

Remarques spécifiques concernant le résumé.

Le texte soumis aux candidats était à la fois *classique* et un peu déroutant dans sa démarche ou son énonciation. Raymond Aron y noue en effet un dialogue permanent avec d'autres auteurs (Huizinga et Bergson). Mais ne s'agit-il pas là d'une particularité formelle, d'une spécificité technique telles que nos étudiants ont pu en rencontrer dans leurs deux ou trois ans de formation ? Nous avons vu passer cette année un texte de Pierre Manent qui est l'analyse critique, fondée sur une très longue citation, du rapprochement opéré par Benjamin Constant entre guerre et commerce. Dans un même ordre d'idées, en 2016, un passage qui traiterait du « monde des passions chez Stendhal » impliquerait bien évidemment qu'on tienne compte de la référence à l'auteur de *La Chartreuse* dans la contraction.

Nous convenons que c'était une difficulté, mais elle n'était pas insurmontable. Techniquement d'abord : aussi bien les corrigés envisagés en amont par les coordonnateurs que les copies effectivement produites prouvent qu'il existe de nombreuses possibilités de restitution de cette "intertextualité" : reprise (partielle : Huizinga ; ou totale : Huizinga et Bergson) – ou non des deux références nominatives, comme emploi possible mais non obligatoire du « je », utilisé dans le texte d'origine. Nous n'avons aucun *a priori* formel. Les correcteurs étaient appelés à la bienveillance et à l'ouverture d'esprit : nous attendions qu'à travers une reformulation cohérente et sans ambiguïté, les candidats perçoivent et fassent ressortir qu'Aron prend ses distances avec deux autres points de vue, identifiés ou non, ou en tout état de cause qu'ils explicitent le raisonnement **propre** de l'essayiste. Autant à l'écrit qu'à l'oral, les étudiants ont bien dû être appelés à rendre compte de textes argumentatifs où un auteur rapporte un propos ou reproduit une thèse avec lesquels il tend manifestement à se démarquer.

Il était tout aussi important de repérer que le passage s'organise autour de variations sur une ambivalence ou dualité fondamentale : guerre ludique et agonale réglée contre guerre brutale et aléatoire [dont la négation de l'autre est cause et effet à la fois], ce qui devait servir pour la dissertation. Si d'un côté, la pensée peut sembler redondante par ses répétitions thématiques, de l'autre, elle progresse précisément grâce au dialogue avec Huizinga et Bergson. La structure du texte est plutôt explicite et épouse quasiment les paragraphes.

Comme très souvent, on a constaté un certain déséquilibre consistant à s'attarder sur le premier paragraphe, rendu trop longuement, et la suite du texte dont des passages essentiels étaient escamotés. C'est là une erreur classique qui consiste à oublier de considérer d'abord le texte dans sa globalité avant d'en entreprendre la contraction.

Examinons les quatre moments de la réflexion et les fautes les plus fréquentes et/ou les plus notables.

L'idée de départ est transparente : la guerre présente des analogies avec le jeu. Encore fallait-il rendre le caractère conditionnel de cette thèse : la guerre agonale **suppose** une *parité* (parité impliquant elle-même un certain code d'honneur), et ne pas oublier qu'en ce cas le prestige de la victoire l'emporte sur les considérations matérielles (ce qui ne signifie absolument pas que « la gloire est plus importante que la victoire », formulation absurde, puisque c'est la seconde qui amène la première et que ceci laisserait croire qu'au fond, on veut bien perdre la guerre, mais avec les honneurs. Non, non l'essentiel n'est pas de participer...). La présence du mot « culture », pris au sens de « connaissances » a conduit certains candidats à comprendre et à dire que la guerre est « instructive », qu'elle relève de l'« éducation » ou encore qu'elle « enseigne des valeurs » ou « enrichit l'esprit » ! D'autres ont parlé de « loisirs » ou de « divertissement »...

C'est le deuxième paragraphe et la critique de la thèse de Bergson qui a constitué le "maillon faible", voire absent, de l'immense majorité des résumés. De sorte que le texte était ramené à une antithèse inexacte : "I. La guerre est un jeu qui respecte des règles II. Cependant la brutalité reprend le dessus si..." Pourtant, les propos d'Aron ne sont pas si compliqués : non sans avoir rappelé à la ligne 20 le caractère létal de l'affrontement, le sociologue récuse l'idée selon laquelle un conflit agonale ne serait qu'un ersatz de combat en rappelant, avec Huizinga, que toute guerre combine une

rivalité réglée et un déchaînement de violence débridée. Pour Bergson, la "vraie" guerre est destruction et rapine, pour Aron et Huizinga, fureur et honneur sont parfaitement compatibles dans « l'institution belliqueuse ».

La prise de distance d'Aron avec l'opinion d'Huizinga, sur la cause, justement, de ce passage de l'honneur à la fureur, a été, elle aussi, rarement perçue avec exactitude et rendue avec fidélité. La formule de claire opposition ou de franche nuance : « La réalité semble plus complexe » aurait dû alerter les candidats. Non, ce n'est pas la diabolisation de l'ennemi qui fait perdre à la guerre ses règles et sa modération, c'est l'esprit même de [la] compétition. Certes, « la passion de s'affirmer supérieur » pouvait éventuellement se comprendre en première instance comme une manifestation d'ethnocentrisme, un déni de l'humanité d'autrui, mais Aron précise instantanément : « la passion de s'affirmer supérieur, qui est la racine de la compétition » et montre aussitôt la possible concomitance de « l'ascension aux extrêmes » et du respect des « coutumes » et des « interdits ». D'ailleurs, beaucoup de candidats font une espèce de "copier-coller" absurde en parlant de « la passion » – en général – qui finirait par l'emporter sur la raison...

Quoique bref, l'ultime paragraphe contient une idée forte qui achève de donner sa cohérence au texte : la guerre actuelle perd son caractère ludique ou agonale à cause des armes destructrices "offertes" par la technologie. Ce passage sans vraie difficulté a donné trois types de bévues : on s'en est tenu au fait que les guerres modernes devenaient de plus en plus cruelles ou barbares ; on a repris « rationalisation instrumentale » ou on l'a traduit de façon absurde ; ou enfin, on s'est contenté d'évoquer l'usage des « armes », en général et dans l'absolu, comme responsable de l'inhumanité des conflits contemporains. A ce compte-là, le massacre des Perses à Psytalie, tués à coups de pierre et démembrés, ou encore l'éreintement des pauvres soldats tombés à l'eau, achevés à coup de débris de rames, seraient beaucoup moins condamnables que l'emploi de l'arc ou de la lance...

Remarques spécifiques concernant la dissertation.

Avouons-le sans fatuité excessive : le sujet proposé présentait un avantage : écarter (provisoirement – mais sans interdire en rien d'y revenir) toute considération morale sur la guerre, (éventuellement) "juste", (toujours) "scandaleuse", (paradoxalement) "séduisante" – problématiques *triviales* (évidentes, communes, attendues). Loin de désarçonner les candidats, cela les a plutôt stimulés et grâce au recours à des notions qui leur étaient assez familières (« jeu », « compétition »), ils ont été très rares à céder au pur et simple hors-sujet.

La formule pouvait être abordée de façon autonome mais on avait tout à gagner à exploiter le contexte, et ce pour trois raisons : d'abord parce que tout résumé est l'étape préparatoire de la dissertation, sa propédeutique en quelque sorte ; ensuite parce que l'ensemble de l'extrait était susceptible par ses idées, références, exemples de nourrir la réflexion (pourquoi si peu de candidats ont-ils mis à profit le rapprochement avec le « sport » fait par Aron à la ligne 27 ?) ; enfin parce que le contexte immédiat offre un éclairage crucial sur la citation qui est la conclusion explicite d'un raisonnement clairement articulé : « De plus, si proches qu'apparaissent aux observateurs les groupes sociaux aux prises, l'un devient aisément « barbare » aux yeux de l'autre et chacun est prompt à chercher aux dépens d'autrui une satisfaction pour ainsi dire sacrée, la preuve que la fortune lui est favorable : la guerre est jeu de hasard en même temps que compétition¹. » [La citation renverse logiquement l'ordre des idées selon la forme du chiasme : A : même s'il y a une proximité

¹ On a trop souvent lu : « la guerre est [un] jeu de hasard en même temps qu'[une] compétition ». Or l'absence d'article "essentialise" la définition, les deux éléments qui suivent doivent être compris comme des attributs nécessaires, des éléments de nature qui entrent à part égale dans la définition de la guerre (l'homme est animal en même temps que Dieu), tandis que la présence d'un article dans la formule controuvée, fût-il un article indéfini, en ferait des activités et non des éléments de nature. La guerre *tient* du jeu de hasard et de la compétition tout à la fois, simultanément, semble dire la première ; la guerre *ressemble* à un jeu de hasard et à une compétition semble dire la deuxième. Dans un cas c'est la nature ontologique de la guerre qui est visée, dans l'autre son actualisation, pour parler en termes linguistiques, sa pratique pour faire simple.

des adversaires – B : le déni possible de l'humanité de l'ennemi est consécutif au désir d'un triomphe absolu / B' : « la guerre est jeu de hasard » – A' : « en même temps que compétition »]

Le sujet présentait donc une dualité entre deux concepts, qui pouvait s'interpréter à la fois comme une opposition ou une combinaison, selon la compréhension du « en même temps » auquel on accordait un sens logique ou un sens temporel. Il nous semble cependant que la locution renvoie moins à une simple et pure *simultanéité* qu'à une relative contradiction, à une *tension* entre notions à la fois antagonistes et complémentaires. La notion de hasard est au cœur de l'œuvre de Clausewitz et présente forcément des éléments d'analyse avec les autres auteurs. Par contre, celle de compétition est moins attendue. Pour autant, le sujet formulé de manière affirmative amenait forcément à une problématique sous la forme d'une question totale. L'enjeu et l'intérêt résidaient non pas dans la description des concepts de hasard et de compétition, mais dans leur mise en doute et l'examen de leur place dans la pensée de la guerre.

Précisons.

D'une part, ce sont deux visions de la guerre qui sont ici mises en perspective, non trois : le « jeu de hasard » et la « compétition » ; le jeu *aléatoire* et le jeu *agonal* ; la confrontation réglée, presque gratuite et impliquant reconnaissance relative de l'adversaire et l'affrontement à la violence débridée, quête de butin ou d'élection sacrée, entraînant le déni hostile d'autrui. Or, souvent, les candidats ont voulu traiter plus ou moins séparément « jeu », « hasard » et « compétition ». Cela n'empêchait pas les réflexions fécondes mais présentait des risques : en voulant parler du « jeu », on allait jusqu'à présenter la guerre comme un aimable divertissement ou l'on essayait de "placer" tout ce qu'on savait sur les « beaux côtés » de la guerre (pour citer Barbusse qui nie qu'il y en ait ou jugerait criminel qu'on en parle). Ou encore, on s'en tenait à une discussion sur la présence et le rôle du seul « hasard » à la guerre (on rappellera en passant que le *hasardeux* n'est pas l'*aléatoire*). Ou bien on exagérait l'importance de la « compétition » *interne* (Xerxès voulant rivaliser avec papa ou les poilus en concurrence quant au nombre de « boches » tués – tels deux personnages du *Seigneur des Anneaux*...), au détriment de l'*externe*, la plus évidente et la seule décisive. Enfin, on opposait allègrement « jeu » et « compétition » (alors qu'Aron les lie : « intention à la fois ludique et agonale », ligne 16), reconnaissant l'existence de règles au seul premier, non à la seconde, devenue symbole de violence et de déshumanisation... [On a aussi trouvé les échecs comme parangon du « jeu de hasard » ou lu la thèse selon laquelle un « jeu de hasard implique des règles », alors que le rugby en présente d'infiniment plus nombreuses et compliquées qu'une loterie...]

D'autre part, si, en soi, la pure et simple description témoignait d'un travail insuffisant, tout candidat s'en détachait quand il quittait le terrain de l'illustration pour celui de l'analyse : on amorçait une esquisse de la réflexion critique attendue du moment où l'on percevait qu'il y a antagonisme ou tension (friction ?) entre ces deux "définitions" de la guerre. Ainsi pouvait paraître recevable un plan du type : "I. La guerre est jeu de hasard et compétition ; II. Mais d'une part l'art de la guerre implique une maîtrise du hasard par la stratégie, et d'autre part la transgression des règles comme la brutalité éloignent les conflits d'une authentique compétition." Du moins les correcteurs échappaient-ils aux habituelles et désolantes dérives impitoyablement sanctionnées : considérations générales et généralistes sur la guerre, ou flagrants hors-sujets plaqués : « guerres justes et guerres injustes » – « horreurs de la guerre/nécessité de la paix » – « la guerre ne finit-elle pas par échapper à l'homme ? » – « guerre théorique et guerre réelle » – « comme la guerre est un jeu, elle plaît, et elle a des vertus, l'héroïsme et la solidarité, mais il ne faut pas en oublier les horreurs. »

Cependant, ainsi que nous l'avons suggéré plus haut, les meilleures copies sont celles qui, rendant correctement compte des considérations "techniques" impliquées par le sujet, parvenaient à saisir qu'elles devaient déboucher sur une authentique réflexion éthique : si le hasard domine à la guerre, elle ne voit pas triompher le plus méritant et c'est sa *justesse* tout autant que sa *justice* qui est sujette à caution ; que peut bien signifier le terme de « règles » quand il s'agit d'abord et avant tout de tuer, et celui de « compétition » dans une *œuvre* de mort dont les participants sont rarement volontaires, où les "spectateurs" souffrent autant que ceux qui se battent sur le terrain (Eschyle, mais non Barbusse) et où, au bout du compte, il n'y a que des perdants : « Deux armées aux prises, c'est une grande armée qui se suicide. »/ « Deux armées qui se battent, c'est comme une grande armée qui se suicide ! »

Comme d'habitude, les troisièmes parties ont été décevantes : rares les vrais dépassements, fréquents les topos plaqués, en particulier sur « les enseignements que nous offre la littérature sur la nature profonde de la guerre. » Pourtant, avec un peu d'astuce ou de bon sens, il n'était pas interdit d'engager une réflexion de cette nature, à condition de continuer à exploiter les termes du sujet : d'un « jeu de hasard », il n'y a pas grand-chose à dire ; on peut raconter ou analyser une « compétition » : mais qui ignore l'indigence caricaturale du *commentaire sportif*, surtout aujourd'hui où la glose portant sur les matchs de football à venir ou tout juste disputés occupe des heures d'antenne ?! En revanche, la guerre exige narration, représentation ou exégèse de valeur : loin du bavardage et verbiage des écrans, seules des écritures authentiquement *pensées* et des pensées sérieusement *écrites* font de la guerre un phénomène humain et social intelligible, susceptible de nous éclairer sur nous-mêmes et sur le monde.

Les œuvres sont plutôt bien connues et elles ont été peut-être mieux exploitées cette année que lors des précédentes sessions avec moins de longues citations interchangeableables. Nous nous refusons à dresser ici un bêtisier des approximations, inexactitudes et maladresses – hélas inévitables. Signalons seulement cette curieuse dérive : les candidats, sous l'influence de l'œuvre philosophique du programme, ont une tendance fâcheuse à plaquer ses catégories sur tout le corpus. L'an dernier, les candidats se servaient de la terminologie bergsonienne comme si c'était le langage courant. Cette année, ils parlaient dans la langue conceptuelle de Clausewitz, en postulant qu'elle pouvait s'appliquer telle quelle à toutes les œuvres et qu'elle était la clé de toute réflexion sur la guerre. Pire, on a souvent trahi ou gauchi la pensée du stratège prussien : l'image du « caméléon » servait à illustrer et justifier la part d'aléa dans la guerre ; le « génie guerrier/martial » devenait une personne et non un ensemble de qualités ; toute friction devenait hasard. Pire : il nous a parfois été donné de lire que Clausewitz, au même titre qu'Eschyle ou Barbusse, « dénonce les horreurs de la guerre » ou « soutient une position pacifiste ».

En tout cas, le nouveau format de l'épreuve, sans les questions, a globalement donné satisfaction, en permettant aux candidats de consacrer plus de temps à la contraction comme à la dissertation – et la "cuvée" 2015 n'est pas déshonorante.

Terminons sur une analogie facile mais tentante et pas forcément futile. Les Concours peuvent aussi apparaître « jeu de hasard en même temps que compétition ». Comme dans toute activité humaine, une part d'aléa ou d'imprévisibilité y est irréductible ; mais si les Concours sont « compétition », ils impliquent entraînement, respect des règles (avec surtout la première d'entre toutes celles qui commande une production écrite : la correction de l'expression !), et *fair play* (probité intellectuelle n'excluant pas hardiesse).

Dans son essai *Les jeux et les hommes*, publié quatre ans avant l'ouvrage d'Aron, et où il traite, entre autres, des examens et de la compétition sociale en général, Roger Caillois écrit : « D'un côté, le don des dieux ou de la conjoncture ; de l'autre, la récompense de l'effort, de l'obstination, de l'habileté. De la même manière, au jeu de cartes, la victoire sanctionne une supériorité mixte où se composent la donne et la science du joueur. *Alea* et *agôn* sont ainsi contradictoires, mais solidaires. Un conflit permanent les oppose, une alliance essentielle les unit. »

Sans vouloir contredire l'éminent anthropologue, nous aurions quant à nous tendance à penser qu'une épreuve scolaire fait néanmoins largement primer le mérite sur la chance, le travail sur les vicissitudes. Un échec n'est pas à proprement parler une défaite, mais un succès se prépare et s'obtient comme une victoire.